

Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 32 (1960)

Heft: 4

Artikel: L'habitation et ses incidences psychiques

Autor: Josserand, Marcel

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-125016>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Nous avons jugé intéressant de mettre sous les yeux de nos lecteurs le texte de M. Marcel Josserand, auquel « La Gazette de Lausanne » a d'ailleurs fait une place importante. Mais nous le faisons suivre d'un texte plus serein de l'architecte Jean Fayeton, qui met, nous semble-t-il, bien des choses au point. On s'affole un peu vite en France de voir que les habitants des nouvelles cités ne s'accoutument pas en quelques mois à des formes d'habitation qui diffèrent fort — il est vrai — des taudis qu'ils ont si longtemps occupés.

Mais de là à condamner sans appel les « technocrates des grands ensembles », il y a un pas que nous vous invitons à ne pas franchir en concluant, avec Jean Fayeton : Visitez quelques logements et dites-moi ensuite si vous préférez la rue Mouffetard ! (Réd.).

L'habitation et ses incidences psychiques

par Marcel Josserand

Les « grands ensembles », ces énormes agglomérations de plusieurs centaines d'appartements, réunissant la population d'une petite ville, ont été, depuis quelque temps, mis et remis sur la sellette. Mais il est un domaine qui n'a encore été qu'effleuré : les conséquences de la vie dans les grands ensembles, non pas sur la moralité, mais bien sur l'équilibre mental de ceux qui y vivent.

Il y a là un champ immense. Afin d'attirer l'attention sur un sujet qui me paraît en même temps neuf et important, je voudrais résumer ici les rares études qui ont paru, de-ci de-là, dans des revues spécialisées, tout en y intégrant des indications transmises par des membres de l'enseignement, quelques observations cliniques amicalement fournies par des neurologues, et aussi les doléances confiées par des habitants de grands ensembles dont plusieurs s'étaient si mal habitués à leur nouveau cadre qu'ils caressaient sans cesse l'idée de réintégrer leur ancien logis.

Des troubles psychiques

Il semble bien qu'on soit en droit de donner aux grands ensembles et à la formule de vie qu'ils imposent une place assez importante dans la pathogénie de certains désordres nerveux ou mentaux. Enumérons ceux dont on les accuse non pas, certes, d'être la cause unique mais, à tout le moins, de favoriser l'apparition et d'augmenter la fréquence.

Psycho-névroses. On en observe de divers types, depuis de légers troubles du sommeil, depuis de

l'agoraphobie (horreur des espaces vides et, par exemple, difficultés parfois insurmontables pour traverser une place) jusqu'à des manifestations plus graves, telles que crises d'angoisse. La névrose à forme dépressive est une des plus fréquemment relevées. Les cyclothymiques (malades présentant des phases alternées d'excitation et de dépression) voient leur situation aggravée. En phases dépressives, peuvent apparaître des tendances suicidaires. Certaines formes mineures se traduisent par une impression de fatigue, de lassitude, accompagnée ou non de troubles du caractère.

On rencontre aussi des névroses du type obsessionnel. Le malade (en général c'est la malade qu'il faut dire : l'homme, vivant davantage au-dehors, est moins soumis que la femme à l'influence de l'ambiance) fait une fixation sur une préoccupation, souvent bien peu importante si on la juge objectivement, mais que l'état névrotique grossit démesurément et place, en quelque sorte, comme une toile de fond permanente dans le champ de conscience, ne laissant pas un seul instant de répit au malheureux patient.

Ces névroses obsessionnelles ne sont peut-être pas très graves en soi mais elles peuvent l'être par leurs conséquences : pour échapper à un harcèlement incessant, parfois littéralement insupportable, l'obsédé recourt à peu près inévitablement à cette gamme de médicaments qui, selon leur mode d'action (selon la mode tout court aussi peut-être...) se nomment calmants, sédatifs, apaisants,

euphorisants, tranquilisants, somnifères, hypogènes, etc., quand ce ne sont pas de véritables stupéfiants. Quant aux déprimés, c'est à un autre guichet de la pharmacopée qu'ils viennent frapper : à eux les « stimulants », les « remontants » et autres instruments à donner des coups de fouet.

Ces remèdes peuvent être fort utiles si l'on sait n'en pas abuser, mais on en abuse généralement ; on les absorbe trop souvent à des doses excessives, presque « alimentaires », ce qui a vite fait de transformer de petits névrosés en réels toxicomanes, sans parler du recours aux toxicomanies mineures : tabagisme, caféisme, alcoolisme.

Chez les enfants, on a noté un état agitatif et une instabilité psychomotrice qui rendent fort rude, quand ce n'est pas à peu près vaine, la tâche des parents et des éducateurs. On est même allé jusqu'à avancer à ce propos qu'on se trouvait en présence d'un nouveau type de névrose, névrose infantile, caractérisée par son extrême précocité ; elle apparaîtrait dès 4 ou 5 ans, donc dès l'école maternelle, où l'on pourrait ainsi repérer, à leur seul comportement, les enfants venant de grands ensembles.

Psycho-somatoses. A côté des névroses, on relève une série de troubles extrêmement intéressants par leur mécanisme : des psycho-somatoses, c'est-à-dire des maladies affectant très réellement le physique (soma = corps), mais provoquées par un dérèglement du psychisme, d'où leur nom de psycho-somatoses : somatoses à déclenchement psychique.

Elles sont multiples. On cite :

des cardiopathies (certaines formes seulement s'entend !) ;

des ulcères gastriques ; c'est là le type même, l'exemple classique, de la maladie organique à cause nerveuse ;

des états hypertensifs ;

des manifestations allergiques variées telles que : asthme, réactions cutanées, etc.

Troubles fonctionnels. On a recensé aussi de nombreux cas de ces états qui sont en même temps le calvaire des malades et la disgrâce des médecins par l'extrême difficulté d'y porter remède, je veux parler des troubles dits « fonctionnels » qu'on oppose aux maladies dites « organiques », lesquelles impliquent lésions ou malformations anatomiquement décelables.

Dans les troubles fonctionnels, rien de tel. Le malade se plaint de ceci, de cela — et ce à très juste titre, car la « fonction », de fait, ne s'accomplit pas normalement — mais on est incapable de déceler, à l'origine de ce dysfonctionnement, la plus légère altération organique matériellement constatable.

Or, il apparaît bien que ces troubles fonctionnels reconnaissent très généralement une cause psychique.

Il y a plus : des troubles, à l'origine purement fonctionnels, peuvent bel et bien dégénérer en maladies, elles, authentiquement organiques, authentiquement lésionnelles.

Voici donc une liste assez impressionnante des troubles psychiques ou psychosomatiques dont on admet que la vie des grands ensembles immobiliers multiplie considérablement la fréquence.

Tentative d'explication

D'une manière très générale, on peut poser, je crois, que les grands ensembles imposent à ceux qui y vivent une rupture trop brutale avec des habitudes séculaires et que tout le mal vient de là, car il s'ensuit d'innombrables blessures (en langage neurologique : traumatismes) d'ordre « affectif » et aussi des « frustrations ».

Traumatismes et frustrations sont parfois nettement perçus mais, fort souvent aussi, demeurent enlisés dans les profondeurs de l'inconscient. Ils n'engendrent pas moins chez les sujets vulnérables les névroses et les divers désordres sus-évoqués.

Quelques exemples de traumatismes affectifs : d'abord, difficulté d'établir des liens de voisinage ; si, dans les grands ensembles, les appartements sont petits (et généralement trop petits), le « bloc » immobilier, lui, est trop grand. Or, c'est un fait d'expérience qu'on se lie bien moins dans une bâtisse de 100, 200 ou 300 logements que dans un immeuble réduit, de type ancien, comportant de 10 à 20 locataires.

Cette difficulté d'établir une vie de relation dans ces immenses bâtisses est maintenant tellement connue qu'elle fait figure de truisme. Voici donc une première blessure : la solitude et une solitude assez paradoxale, sans doute la plus pénible de toutes : la solitude parmi la foule.

Cette solitude à l'intérieur du bâtiment, on la retrouve encore à l'extérieur, car ces ensembles ont souvent été implantés hors agglomération et constituent alors des unités autonomes n'ayant qu'un minimum de rapports avec la ville elle-même. Comment, dans ces conditions, les résidents pourraient-ils réaliser leur intégration psychologique dans la communauté ? Et puis, dans ces groupes, conçus sans concession à l'humain, où sont ces petites boutiques, de style bon enfant, où les ménagères, attendant leur tour, bavardent, papotent, se donnent des nouvelles de la varicelle du petit dernier ou du lumbago du mari ? Dieu me garde — et les ligues antialcooliques aussi ! — de me faire le panégyriste du bistrot, mais, à côté de son rôle incontestablement néfaste, il avait son utilité. Il était, lui aussi, un lieu de contacts humains. Il a généralement été banni des grands ensembles et c'est fort bien, mais que l'on se hâte d'y ouvrir des débits de boissons sans alcool où les résidents pourront se rencontrer et échanger, sinon de grandes idées générales, du moins de ces propos qui sont la trame même de la vie de relation. Psychologiquement et sous peine de frustration, c'est indispensable et ce l'est d'autant plus qu'il faut une sérieuse compensation affective au cadre glacé, dépersonnalisé, de tant de ces ensembles, une compensation aussi au cadre non moins glacé de trop des appartements qui les composent dont un utilita-

risme féroce a banni — et en est fier et s'en vante ! — tous ces corridors, coins, recoins, décrochements, qui étaient peut-être bien de la place « perdue » (et encore n'est-ce pas sûr du tout car ils étaient toujours utilisés d'une manière ou d'une autre et parfois fort ingénieusement) mais qui jouaient un rôle certain en donnant une personnalité aux appartements de type ancien.

Des besoins inexprimés

Les erreurs commises ont pris des formes souvent bien inattendues : dans telle cité, des enquêteurs furent surpris de voir le pourcentage élevé de locataires qui mettaient au premier plan de leurs griefs l'absence de volets. Manque de chaleur l'hiver, trop de chaleur l'été, mais aussi : viol trop facile de l'intimité. On retrouve ici, à côté du besoin d'établir des contacts, le besoin, non pas contradictoire mais complémentaire, de pouvoir s'en protéger, le besoin de pouvoir conserver un « jardin secret ».

Je me souviens, voyageant, avoir aperçu du train une plaine vaste, morne, nue. Pas un arbrisseau, pas un mouvement de terrain, rien pour accrocher le regard. Et, au centre de cette étendue, fiché comme pieu dans un champ, un « bloc » destiné à la... concentration d'un millier d'individus. Il était là, écrasé d'espace et de lumière, au milieu de cette nudité désolée où l'on aurait aimé découvrir, ne fût-ce qu'une de ces touchantes bicoques en planches, placée dans l'angle d'un jardin familial pour y ranger les outils. C'eût été, du moins, un rappel d'humain.

« Il y a des limites à tout, que ce soit l'air pur, l'eau pure, l'espace et le silence. » (« Les Implications psychologiques de l'Habitation populaire », par Hazemann.) Cette phrase m'aurait paru quelque peu blasphématoire si, la lisant, je n'avais eu le souvenir de ce bâtiment d'un blanc éclatant, dressé dans ce désert brûlé.

N'oublions pas que, pendant des centaines de siècles, nos ancêtres du paléolithique, ces magnifiques Cro Magnon à la haute stature dont le psychisme doit bien encore traîner dans nos chromosomes, ont vécu dans des cavernes, dans des abris sous roches, et qu'ils cherchaient moins les grands espaces ouverts, pour eux pleins de dangers, que la sécurité de l'asile bien clos. On ne va pas à contre-fil de son hérédité et, à ceux qui y vivent, l'habitation doit offrir, selon leur humeur du moment, des possibilités de contacts mais aussi des possibilités de repliement. Il paraît bien que, trop souvent, les logements modernes refusent l'un et l'autre.

Des erreurs

Faut-il — il a été évoqué si souvent — parler ici du bruit, bruit de la rue et bruit intérieur provenant d'une mauvaise insonorisation et faisant « bénéficier » chacun de la radio de trois ou quatre voisins ?

Cela est un des défauts les plus classiques des grands ensembles, un de ceux qui peuvent le mieux faire fonction « d'épine irritative », non seulement par son action perturbatrice directe, mais parce que, de son fait, on ne se sent jamais chez soi. Sur ce point, j'ai recueilli d'amis médecins suffisamment d'observations pour n'avoir aucun doute.

Un autre grief également fréquent : finition laissant à désirer, fenêtres fermant mal, évacuations trop souvent engorgées, chauffage collectif irrégulier, dont l'irrégularité, notons-le, serait bien mieux supportée s'il s'agissait d'un appareil individuel, appartenant au locataire, sur lequel ce dernier saurait qu'il peut avoir une action, qu'il pourrait même éventuellement changer, tandis que le chauffage collectif, hors d'atteinte et de prise, s'impose et fait la loi. L'obligation de subir, l'impossibilité de réagir, c'est le type même de la situation irritante, génératrice de traumatismes.

Ces causes d'agacement peuvent paraître assez minimes et l'on sera tenté de penser qu'elles ne sauraient produire de dégâts. Croire cela serait méconnaître complètement le processus des troubles nerveux. Le système nerveux ne réagit pas du tout comme le corps. Quand on se donne un coup de marteau sur le doigt, la douleur est immédiate. Rien de tel dans le domaine psychique ; les micro-traumatismes ne produisent aucune réaction immédiate. Mieux que cela : à peine sont-ils perçus et souvent ne le sont-ils pas, qu'il se produit un phénomène cumulatif, une sorte d'addition, ce qu'on nomme un effet de sommation et, un beau jour, quand l'épine irritative a fait sa besogne insidieuse assez longtemps, quand une quantité suffisante de petites agressions affectives a été absorbée, la coupe déborde et c'est, brutale, la névrose qui éclate, au grand ébahissement de l'entourage et même de l'intéressé qui n'en dégage pas toujours la cause et se montre bien surpris, voire sceptique, quand on la lui révèle dans son apparence insignifiante.

Ces mécanismes névropathogènes peuvent sembler étranges au profane. Ils sont bien établis et depuis longtemps. On ne saurait en suspecter la réalité.

Cités inorganiques ?

Les technocrates qui, de haut et de loin, ont conçu ces grands ensembles, ont-ils songé à ceci : nos villes et villages se sont élaborés, au cours des générations, selon les directives mystérieuses, obscures, de nos besoins instinctifs. Avec leur irrégularité de disposition, avec leur fantaisie, avec leurs contrastes, leurs alternances d'espaces et de ruelles, leurs tours et leurs détours, en un mot avec leur infinie variété, d'apparence volontiers irrationnelle, nos agglomérations — et surtout nos agglomérations rurales — sont la résultante et comme la concrétisation des exigences secrètes de notre psychisme.

Or, sans tenir le moindre compte de ces données,

sans même les soupçonner, on peut le craindre, on a fait trop souvent du planisme apriorique, bien intentionné, il faut le dire, mais terriblement ignorant de l'un des aspects les plus importants du problème.

M. Sudreau, ministre de la Construction, a parfaitement senti qu'il y avait là quelque chose qui ne tournait point très rond. Dans une interview, il s'est exprimé avec sa netteté habituelle :

« On peut se demander si nous n'avons pas seulement changé l'échelle de l'erreur en remplaçant la petite bicoque par la grande caserne.

» Pourquoi ces grands bâtiments, publics ou privés, que l'on retrouve à Lille, à Marseille, à Nice, à Toulouse, constituent-ils presque toujours des erreurs ? Parce que, neuf fois sur dix, ils sont pensés en fonction des seules considérations techniques, sans tenir compte des réactions humaines. » (« Figaro littéraire ».)

Dans l'enseignement universitaire qu'il dispense à Paris, P. Joannon, à qui sont particulièrement familières les questions d'hygiène mentale, a réservé une leçon sur ce qu'il a nommé le « domisme » ou science de la demeure (domus = habitation). Cela ne paraît assurément pas superflu.

Dangers de la ségrégation

Autre erreur, presque toujours commise : la ségrégation sociale. Elle consiste à réserver à un groupe immobilier donné des locataires d'une catégorie sociale donnée : immeuble à population ouvrière, immeuble pour employés, etc. C'est la transposition du principe même du ghetto !

Et cela, assez curieusement, aboutit à créer entre les occupants une atmosphère de rivalité — rivalité apte à dégénérer très vite en animosité — inexistante dans les immeubles anciens, à classes mêlées, comportant, par exemple, un boutiquier au rez-de-chaussée, un médecin ou un avocat au premier étage, des employés-cadres au deuxième et au troisième, de modestes salariés au quatrième et au cinquième ; enfin, sous les toits, une vieille demoiselle vivant de menus travaux de lingerie.

C'est, en effet, une loi psychologique qu'on ne jalouse que ceux dont la situation est très proche de la sienne propre. Le problème de rivalité ne se pose pas entre classes sociales très éloignées ou, du moins, ne se pose guère que d'une manière académique ; par contre, il se pose et s'exaspère affectivement entre personnes ayant des situations très voisines, justement parce qu'elles sont comparables. Illustration : qu'on songe à ces ferventes animadversions si fréquemment constatées entre membres d'une même corporation, chacun d'eux étant pourtant dépourvu de venin à l'égard de personnes étrangères à la profession !

Ce brassage des classes, cette mixité, est sans doute l'une des conditions les plus difficiles à réaliser dans les grands ensembles. Il faudra la tenter, cependant.

Que de choses encore seraient à dire pour épuiser quelque peu le sujet !

Vers une évolution

En négligeant tous les détails, on pourrait, je crois, résumer ainsi le problème : l'homme n'est pas qu'un organisme animal ; il a un psychisme, un système nerveux, une affectivité. Depuis des siècles, il avait organisé son cadre de vie en fonction de cet ensemble d'attributs (et sans même s'en douter).

Voici que, du jour au lendemain, on lui a imposé de nouvelles formules qui le heurtent. Quelle va être sa réaction ?

Il est bien probable que notre psychisme est très accommodant, beaucoup plus plastique qu'on ne le croit communément, preuve en soit l'évolution inouïe du mode de vie au cours des derniers siècles, évolution pourtant effectuée sans conséquences fâcheuses, mais comme toutes les évolutions profondes, ce processus d'adaptation, s'il est parfaitement possible, ne peut s'accomplir qu'avec infiniment de lenteur ; il implique donc du temps, beaucoup de temps, plusieurs générations vraisemblablement et cela sous peine de distorsions pathogènes. Or, du temps, c'est précisément ce qui n'a pas été donné. C'est brusquement que des habitudes séculaires ont été bousculées. Notre psychisme s'est alors cabré. Il a réagi en protestant de la manière dont le psychisme peut protester : par des manifestations psycho-névrotiques, les unes légères, les autres graves.

Les erreurs commises sont largement excusables ; ce qui le serait moins serait de n'en pas tirer maintenant la leçon.

J'entends une objection : quelque nocifs que puissent être le cadre et le mode de vie dans certains grands ensembles, ils ne le sont pas à un point tel qu'ils puissent mettre en déroute des psychismes robustes. Seuls en pâtissent les psychismes fragiles. Et, de cette fragilité, on ne saurait tenir les grands ensembles pour responsables.

C'est possible et c'est même probable, mais il n'en est pas moins vrai que ces psychismes fragiles existent ; ils existent même de plus en plus dans notre société quelque peu désaxée et par trop « dénaturée ». On n'a pas le droit de n'en pas tenir compte.

(« Bulletin de la Chambre syndicale des propriétés immobilières de Lyon ».)